

LE DÉMON

POUR
Les Abonnements
s'adresser au gérant,
qui se fera payer plutôt
deux fois qu'une.

LA PORTE DES ENFERS
sera
éternellement close
pour
les lettres non affranchies

Un Journal
est toujours une feuille
de papier,
mais une feuille de papier
n'est pas souvent
un Journal.



LE DÉMON
reconnait à tous
le droit
d'écrire dans sa feuille,
pourvu
qu'on ait du style
et de l'esprit.

LES MANUSCRITS
non insérés
serviront à faire bouillir
la Marmite infernale.

Il y a une différence entre
le Journal dont on dit:
« Il n'est pas mal »
Et celui dont on dit:
« Il est spirituel. »

Journal humoristique, satirique, comique, drôlatique et charivarique
PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Bureaux, rue Palais-Grillet, 12, ouverts tous les jours, de 11 heures à 1 heure. — Boîte : rue Tupin, 31

Chez tous les Libraires de France et de Navarre

L'abondance des matières nous force à
renvoyer au prochain numéro la charge de
M. PIERRE VERON.

AUX GONES DE LYON

Je tenais déjà tati, ma griffardine dans la patte, prêt à vous expliquer pourquoi je suis journaliste; je n'allais vous abouler un plein gerlot de confidences chenues comme de cocottes que reviennent des courses; enfin, je n'allais vous montrer le fond du bagnon des affaires de mon p'pa Jean Guignol, lorsque j'ai reçu un poulet su de papier de la compagnie des pompiers funéraires, puisque y gn'avait des bords noirs comme les œils de la folichonne Juliette. Ça m'en a donné une favirole qu'a tant bouligué ma triperie, que ça n'en a fait brandigoler ma rate et mon gigier comme la passerelle du Colège les jours de grande ventilation.

Vous ouvrez de châssis comme de z'ablettes que guignent l'asticot que gigaude capillé à l'haneçon séducteur jusqu'elles vont bicher comme de canantes après un bifteck? Apincez! je tire mes guêtres et je lâche le gorgeon.

Eh ben! ce n'était une ordonnance de mon sacripant de chef de file que m'interloquait l'ordre de m'escanner, médiatement et sans rafouler, vers les bolivards de la capitale, afin de tomber abouchon sur le grand-prêtre de la jornalisterie, M. Villemessant. Nom d'un rat! les gones, en v'là un que griffarde bien chichardement; si je n'avais un machuron dans un coin de mon jornal, je vous reproductionnerais son artique intitulé: *La voie publique*. Vrai de vrai! c'est tapé. Le p'pa Villemessant est un mami qu'a de chien dans la boule.

Hein! me v'là un peu requinqué dans l'estimation des académiciens, puisque je suis grimpé sur le cablot des honneurs; oh! là là! qué chance! me v'là ambrasadeur, c'est y canant. Me v'là tout vigoret et tout ravigotté.

Je suis comme les joueurs de boules de chez Mélinond, j'ai z'un but; je n'irai arreprésenter mes compliments à mon grand frangin le *Figaro*, ce gone que rase les merluchets de Paris, et je l'y ferai assavoir, à lui que baragouine si bien sus les désagréments de la presse, que le soleil — pas le jornal — celui qu'éclaire et que dore les melons et les courges comme de brioches de la rue Ferranguière, a déjà quinze fois piqué sa lourde dans son pucier, à coté de sa canante, depuis que

je n'ai t'envoyé à l'autorité de mon village une susplique pour obtenir l'autorisation de m'installer dans les gerlots des marchands de jornals pour le débitement de mon papier de deux sous su la voie publique (rien de la voix de Dieu).

Nom d'un rat! si veut z'être mon avocat, et faire jicler un peu l'encre, en ma faveur, su son papier qu'a un dessin de six liards dans un coin, mon affaire est sûre comme de vinaigre de bois et ça fera peut être un peu avancer la locomotife que chine si lentement l'autorisation que je reluque à l'instar de sœur Anne.

Pendant que je suis là que je jaquasse comme unemargot éborniclée, le chien de fer fait de sifflements comme le serpent de la paroisse pour n'avertir les couratiers que le convoi va lâcher le sérail.

Aguieu, les gones, je vas me requinquer avec mon panaiere cramoisi, que je n'en aurai l'air d'un roi pèteret; j'aurai ben d'abord débaroulé le Gorguillon, seulement je me glisserai sur les cadettes parce que les parpins petafineraient mes grollons et abimeraient mes agassins. Je vas t'y remuer mes fumerons pour que la caisse à viande humaine ne s'escanne pas sans moi. Si ça n'arrivait, Satan me dépandrillerait mon sarsifis et comme je ne veux pas me faire graffiner le masque par les arpions de mon bargeois, je file comme

une vieille étoile de la Closerie et je vous crie : Au revoir !...

La barquette vous apportera de bajafferies épatantes pour le prochain mimero.

GUIGNOL aîné.

SATAN AUX LYONNAIS

Peuple aux mœurs élégantes et polies, toi qui t'es soumis de si bon cœur à mon empire et machonnées si amoureusement le mors garni de fleurs et enduit de sucre de pomme que le plaisir t'a mis à la bouche, t'importe-t-il de savoir combien était importante la cérémonie du couronnement du roi de Hongrie ? Ou bien préfères-tu connaître les détails du tournoi engagé autour d'un échiquier par les 14 princes du jeu d'échecs ?

Tu hoches la tête.

Ah ! je comprends ! Capricieux comme la température d'un premier jour du renouveau, tu veux peut-être que j'applaudisse des deux mains le souffleur des Célestins lorsqu'il récite les rôles de M^{me} Prévieux, et que je fasse partir, d'une clé forée, un vigoureux coup de sifflet à l'adresse de M^{me} Meyer ou de M. Dumigny. Non ! Ce n'est pas pour cela que tu te passionnes ; et puis... n'es-tu pas de mon avis ?... J'aimerais mieux siffler M. D'Herblay.

Pour flatter ton palais qui se blase, il te faut des épices et tes oreilles n'aiment guère que le tintement des grelots attachés à la robe d'Antonine, sonores jadis, aujourd'hui fêlés.

J'ai presque envie, pour satisfaire ta vue qui décline ô mon bon peuple ! de faire miroiter à tes yeux la toilette de Mariette, jadis pailletée et brillante sous les becs de gaz de la Closerie, puis éblouissante aux feux des lustres d'une salle de festins, quand les premières fumées de l'orgie faisaient pétiller ses yeux, babiller ses lèvres et donnaient une teinte douce à sa chevelure cendrée.

Mariette ! vieux souvenirs de joyeuses débauches.

Faut-il faire défiler devant toi, peuple lyonnais, toutes celles qui ont été et qui sont encore, en partie, les reines de la fashion plus que demi-mondaine ?

J'ai parlé de Mariette donnant à manger aux pigeons qu'elle a plumés et parfois, naguère encore, allant rue de Chartres, dans un bal de bas étage, rappeler par

quelques pas hasardés et hasardeux ses souvenirs chorégraphiques.

Après elle, Juliette son âme damnée, fréquentant un restaurant de Fontaines, faisant payer ses toilettes à certain fils d'épicier, nabab endetté, calicot dans un magasin, forcé pour monter chez sa Ninon, de dire à sa mère : « Cordon S. V. P. ! »

Juliette et Mariette !... Amours de femme ! Et puis Clara, folle d'un acteur bien connu, affectionnant le café Berthoud, salle du mitron.

Qui ne connaît Clara ?

Puis encore, une étoile filante, plus brillante, plus scintillante : Maria, la modiste de la rue Mercière. Qui me dira le nombre des tours de tête qu'elle a faits.

Voyons, petits crevés, donnez-m'en des nouvelles.

Ne dirons-nous rien de Julie, dite Patte-à-Coco, boitant et emboitant les commis-voyageurs au Casino.

C'est une spécialité, cela ! faire le commis-voyageur !

Tous ces mots, libertins sur le retour, ne parlent-ils pas à vos rhumatismes.

N'y a-t-il pas un peu de mélancolie dans ces noms prononcés aujourd'hui comme une réminiscence du passé ?

Qu'importe ?

Je sais que cette image d'une époque qui, quoique peu éloignée, n'est plus, amènera, peut-être, un mot de regret sur vos lèvres, peut-être dans votre cœur étioilé un commencement de remords.

N'est-ce pas ? J'ai flatté vos passions mauvaises en vous parlant de celles autour desquelles vous gravitez, la bourse à la main et le cœur embrasé.

Tels vos pères, tels vous-mêmes, tels vos fils.

Vous avez communiqué à la jeune génération une impulsion idéalement matérialiste.

Voilà un accouplement de mots que le philosophe le plus hardi n'aurait pas osé rêver.

Et pourtant, c'est la traduction littérale de vos tendances morales.

Vous bondissez, jeunes gens avides de plaisirs corrosifs et d'émotions qui cautérisent l'âme, sous des aspirations immodérées, vagues, brûlantes. Comme Raphaël idéalisant sa pensée et ses rêves, choses déjà idéales, vous cherchez l'impossible dans la matière et dans les jouissances sensuelles.

Et nul de vous ne voit s'accomplir son rêve.

Alors, pour étouffer vos passions toujours satisfaites et jamais assouvies, parce que cet idéal de plaisirs matériels n'existe pas, vous vous lancez dans les tourbillons d'une vie hasardeuse ; vous pataugez au milieu des orgies et vous effacez sous vos débauches l'empreinte du souffle divin que portait la boue dont vous êtes formés.

Pour avoir remplacé le rêve par un semblant de

réalité, la pensée par l'action, le désir par une jouissance impuissante, l'idéal véritable par la matière, en êtes-vous pires ?

Si Satan vous parlait lui-même, il résoudrait sans doute la question ; mais puisque, en son absence momentanée, il m'a prêté sa bonne plume, je pose ici un mot :

Peut-être ?...

Je prononcerais un *oui* ou un *non* le jour où vous m'aurez dit, tordant, comme linge mouillé, votre passé humide, si c'est vous qui avez fait telles qu'elles sont les Juliette, Mariette, Antonine, Clara, Marie, Julie, etc. etc., ou si se sont ces Catherines en caricature et ces Ninons en raccourci, qui vous ont faits tels que vous êtes.

ADRIEN S.

SATAN PRÉDICATEUR

(Le souverain des Enfers, ayant une voix formidable à faire éclater les voûtes de Saint-Jean, si on lui en accordait l'entrée, prend pour chaire la terrasse de Fourvière. Les places et les rues de Lyon sont encombrées de fidèles. Personne n'a besoin d'un cornet acoustique pour entendre le chef suprême de la diablerie qui se propose sincèrement de faire concurrence aux saints.)

SATAN.

Mes chers frères ! je viens désabrutir Lyon.

Moi, l'archange maudit de la rébellion,

Que Dieu d'un coup de pied fit tomber sur la terre,

Je vais me repentir, changer de caractère,

Me confesser à vous en fidèle chrétien,

Afin de n'être plus conspué comme un chien.

Je suis un criminel, mes frères, je l'avoue :

Mes cornes et mon front ont traîné dans la boue....

Où je vous préparais du bouillon de canard

Sur lequel salivait mon rire goguenard.

Je suis un scélérat, un flibustier, un drôle !

Jamais comédien ne joua mieux son rôle :

Tous les masques béats, qu'on voit pleurer d'un œil

Pendant que l'autre guette un héritage en deuil,

Faisaient bien mon affaire, et, m'en couvrant en maître,

On ne soupçonnait pas derrière un ange traître

A toutes lois d'amour qui, faisant peur du feu,

Ecorche un imbécile en lui parlant de Dieu.

FEUILLETON DU DÉMON

Nouveaux CONTES de FAITS de PÈRE OH !

Transport à Venissieux d'une découverte nationale.

(Fin)

Pour Coquelard !... Non, jamais ce lâche sentiment n'était entré dans son âme. Homme de précaution, il avait pris toutes ses mesures pour s'assurer un triomphe éclatant.

Il parut enfin.

La foule enrubannée poussa des hurrahs de satisfaction et s'aggloméra de chaque côté du chemin, formant la haie, comme à Paris les admirateurs de M. de Bismarck.

Mais, à mesure qu'il avançait, un flot populaire ondulait à l'arrière-train du bidet et l'étonnement se peignait sur tous les visages.

C'était une exclamation unanime.

Qu'a-t-il donc frotté sur les gigots de son âne, le père Coquelard ?

Il riait sous cape, le malin.

Il vint prendre place, avec un air sournois, à côté du cinquième adjoint.

Vivent Coqueluche et Coquelard ! hurlèrent les pompiers et les artilleurs enthousiasmés.

Vivent Coquelard et Coqueluche ! répéta l'écho. C'était un écho gouaillieur.

A ce moment, un inconnu s'approcha du tourneur de mâts de cognac et lui parla bas à l'oreille.

— Au signal, lui dit-il, laissez partir votre concurrent, je ferai le reste. A vous la victoire !

Le tambour de ville roula le signal du départ et creva sa peau d'âne.

Coqueluche enfonça ses sabots dans les côtes de son bidet qui partit au petit trot.

Pas ne bougea messire Coquelard.

Vous voyez la chose ! Épatement sur toute la ligne.

Un petit bruit sec se fit entendre. C'était l'inconnu qui frottait une allumette chimique.

Elle pétilla.

Il l'approcha des gigots du bidet immobile, enduits d'une matière grisâtre et luisante.

Cette matière s'enflamma brusquement et, au milieu d'un tourbillon de fumée et de langues de feu, on vit Coquelard et son bidet, l'un portant l'autre, disparaître au loin dans la plaine.

Puis, une masse s'affaissa lourdement sur le sol.

Coquelard était désarçonné.

Mais le bourricaud allumé courait toujours.

C'était un incendie ambulante.

Que faisait pendant ce temps-là Coqueluche ?

Émerveillé, les rênes lui étaient tombées des mains et ses sabots des pieds. Son âne, comme celui de Bas laam, de biblique mémoire, s'arrêta court, se mit à braire et se coucha, allongeant son maître dans une mare à canards.

Coquelard se releva et revint seul au point d'où ils étaient partis deux.

Et son bidet courait toujours et flambait de plus en plus.

— Que faire pour le rattraper ? dit-il à l'inconnu avec un accent désespéré.

— Usez de ma composition, lui répondit le mauvais farceur.

Se sacrifiant pour son idée, Coquelard, le tourneur

de mâts de cognac en chambre, tendit la partie charnue de son individu, et, délicatement, artistement, l'inconnu la lui barbouilla d'un liquide noir et visqueux.

Puis il y mit le feu.

Cela n'est-il pas plus fort qu'Iphigénie en Aulide ou que le fils d'Abraham ?

On vit alors un spectacle stupidement vertigineux.

Coquelard bondissait à travers champs, à travers prés et ruisseaux, à travers taillis et clairières.

Il hurlait.

La partie charnue de son individu flambait.

Il allait, poursuivant son âne ; puis on les vit disparaître à l'horizon.

Coqueluche, boueux, sortit de sa mare, pareil au génie des marais, essuya sa barbe limoneuse, roua son bourricaud de coups et rentra au village, suivi d'une foule morne et silencieuse.

On ne vit plus Coquelard ; mais un voyageur raconta qu'il avait trouvé, dans une île flottante de l'archipel des Marquises, deux squelettes l'un sur l'autre : le squelette d'un âne et celui d'un homme ayant tous deux les iliaques calcinés.

Sous une touffe de gazon, au pied d'une croix grossière, on lit, à Venissieux :

A la mémoire de Coquelard, tourneur de mâts de cognac en chambre, mort pour avoir voulu doter sa patrie de courses et pour s'être fait enduire l'extrémité de la colonne vertébrale avec du goudron, auquel il avait fait mettre le feu. Que sa grillade lui soit légère !

Depuis cette époque, Nastasia a engraisé.

Lecteur, quelques larmes finales !

Baron SCHEMLAVRE.

Tout de noir habillé, craignant l'œil de l'aurore,
En retroussant ma queue... et puis que sais-je encore,
L'amour du temporel m'a surpris maintes fois
Sortant de chez Gotton sans un signe de croix.
Hélas! que voulez-vous? il faut bien que l'on aime!
Etant faible et charnel je me tentais moi-même.
Moi l'archange déchu roi des esprits malsains,
Moi qui me suis moqué de la barbe des saints,
Je veux à deux genoux, ô vastes basiliques!
Balayer vos parvis et baiser vos reliques!
Car vous ne savez pas, ô mes frères en Dieu!
Ce qui m'a fait semer le désordre en tout lieu:
Apprenez-le, chrétiens et couvrez-moi de cendre
En voyant que l'orgueil si bas m'a fait descendre:
Je venais d'enrichir un certain roi Crésus,
Lorsqu'un grand va-nu-pieds, qui s'appelait Jésus,
S'avisait de prêcher l'amour de son semblable!
Cela m'amusa fort puisque j'étais le Diable....
Mais je ne le suis plus : *Dei pardonnarum,*
Satanas peccator portatam labarum!

(Toute la population lyonnaise s'incline religieusement devant
ce latin du baron Brisse; Satan essuie un pleur et continue.)

Ah! tu viens me braver révolutionnaire
Qui porte l'avenir dans ton œil débonnaire!
J'éteindrai ce soleil qui brille dans tes yeux
En te crucifiant comme un séditionnaire!
Ah! tu viens de là-haut dire aux fils de la terre
De s'aimer, de s'unir et qu'ils n'ont qu'un seul père.
En osant, idiot, prêcher la liberté,
Le pardon de l'offense et la fraternité,
Et le renoncement des choses de ce monde?...
En Egypte on est noir, et ta barbe est trop blonde;
Ton jour est trop précoce et nous n'en voulons pas;
On aime le dieu-ventre ami des bons repas!...
Reviens dans deux mille ans; va, ce sera de même:
Tu n'auras rien lavé sous les eaux du baptême;
Tes apôtres pourront prêcher l'humilité,
Ils ne changeront point ma vieille humanité,
Quels que soient les efforts de leur prosélytisme.
On ne détrône pas les dieux du paganisme!
On me nommait Pluton? Je m'appelle Satan!...
Mes temples ont vieilli? J'aurai le Vatican
Et des couronnes d'or!... Je régnais sous la terre?
Je régnerai dessus! j'y mettrai mon cratère,
Mes grils et mes bûchers pour bûcher les sots
Et flamber les savants ainsi que des pourceaux.
Pour sauver la patrie on arme une pucelle?
Je la ferai griller par toute ma séquelle!
Jean Hus, Savonarole et les libres penseurs
En cendres s'en iront sous mes doigts oppresseurs!
Pour vous terrifier je créerai des fantômes
Qui s'en iront peupler les châteaux et les chaumes,
Et je ramasserai l'épargne de billon
En me chassant moi-même à coups de goupillon!
Chrétiens! vous le voyez je fus un grand coupable!...
Sous le masque d'un saint cachant mes traits de diable,
J'ai saccagé, brûlé, pillé, volé, menti!
Et maintenant je suis le plus grand converti!
Tu ne saigneras plus, ô monde! sous ma griffe!
Car j'ai cloué ma queue au pic de Ténériffe
Pour racheter ma faute et mon crime inouï!
Mont sacré de Fourvière, ô nouveau Sinaï!
Montem Dei sacrum! fais sur la terre entière
Eclater ma parole en torrent de lumière!

(Satan prend une prise; la foule s'incline.)

Mes frères! aimez-vous; soyez gais, bien portants,
Travaillez, et priez..... quand vous aurez le temps.
Bénissez la vendange et les blés qu'on moissonne;
Buvez froid, mangez chaud, mais ne volez personne!
Voici que les agneaux vont faire peur aux loups:
Assommez la misère en travaillant beaucoup!
Craignez la médisance et fuyez la paresse;
Tout travailleur a droit à sa part de richesse;

Si vous vous entr'aidez vous serez triomphants!...
Caressez votre femme et faites des enfants:
Montrez-leur, les guidant par la saine morale,
Que tout ne finit pas avec le dernier rôle,
Que la mort est un mythe et Satan aussi,
Et que nous sommes tous immortels, Dieu merci!
Débigottisez-vous; instruisez-vous, que diantre!
Il faut nourrir l'esprit aussi bien que le ventre!
En chassant l'ignorance on éloigne le mal
Et l'on sort radieux de sa peau d'animal.

(Satan se retire en éternuant; la foule émerveillée lui crie en
chœur: Dieu te bénisse!...)

ASMODÉE.
Pour copie conforme.
BARRILLOT

FANTAISIE LYONNAISE

Lecteurs, je voudrais bien vous donner, de temps en
temps, de doux noms, et vous appeler, à mon tour,
chers lecteurs; mais aujourd'hui je ne suis pas d'humeur
tendre. Pourquoi? Pour mille et une raisons. La pre-
mière, c'est qu'il fait chaud; aussi ai-je pris, pour vous
écrire cette chronique, le costume de Hassan sortant du
bain. Moins favorisé que le héros de Musset, je ne suis
étendu sur aucune peau d'ours, n'en ayant d'autre sous
la main que celle de ma propriétaire; encore faudrait-il
conduire cette quêteuse de termes au musée anthropo-
logique, pour la faire écorcher.

La mille et unième raison, — je passe sur les autres,
vous pourriez les trouver futiles, — c'est que je m'étais
promis de vous parler de la *Société d'enseignement pro-
fessionnel du Rhône*, une institution qui sent sa démoc-
ratie de très-loin à la ronde, et de la distribution des
prix présidée par M. Duruy, ministre.

Eh bien! mon beau rêve, que j'avais tant caressé, un
rêve de Perrette et du pot au lait, s'est évanoui au con-
trôle du Grand-Théâtre, où l'entrée me fut refusée par
un monsieur à raie médiane, bien pommadé et rasé,
ayant même encore de la poudre de riz dans une oreille.

La cérémonie était annoncée pour une heure, les bu-
reaux devaient s'ouvrir à midi. Un quart d'heure avant
l'ouverture de ces fameux bureaux, la salle était déjà
comble, jusqu'au trou du souffleur, et j'eus beau invo-
quer la lettre couleur crème à la vanille que la Société
m'avait fait l'honneur de m'adresser, l'impitoyable com-
missaire de cette œuvre, qu'on ne saurait trop appeler
populaire, me répondait toujours: Tout est plein! Mais,
monsieur, ai-je eu l'audace de lui dire, pourquoi tout
ce monde? Jouerait-on *Hernani*, par hasard? Alors laissez-
moi entrer, je suis de la presse légère. Ce monsieur
vit tout de suite que je n'étais pas un démocrate en
chambre et me tourna le dos, ce qui me permit de voir
que sa raie médiane avait été tirée au cordeau jusqu'au
bas de l'occiput.

Je ne fus pas le seul réprouvé de cette fête de famille;
il y en eut beaucoup, et des deux sexes. Cependant, je ne
crois pas que MM. les membres du conseil d'adminis-
tration de cette grande idée, lorsqu'ils prient quelqu'un à
dîner chez eux, aient pour habitude de faire lever la
table quand les invités arrivent et de leur crier par la
fenêtre: Messieurs et mesdames, je suis bien fâché,
mais il n'y a rien à frire chez moi pour aujourd'hui!

J'avais pris des gants bien larges pour ne pas les cre-
ver en applaudissant les phrases et l'habit dorés de
M. Duruy, ministre; j'aurais même voulu vous dire deux
mots de sa lutte oratoire, mais, comme vous le voyez,
c'est impossible; pourtant, sans sortir de la famille, je
puis me risquer à vous parler d'une autre lutte, qui
remonte au commencement du mois et qui occupe encore
aujourd'hui les amateurs de scandales.

Il paraît que, dans les gares de chemins de fer, ce
n'est pas seulement aux wagons qu'est réservé le plaisir
de se tamponner, car, vers le 12 juin, à la gare de Paris
à Lyon, deux messieurs, presque deux personnages, se
sont livrés à un pugilat qu'on abandonne ordinairement
aux hommes d'équipe. L'un d'eux, M. Bravay, député, se
recommandant de son nom, réclamait du chef de gare,
avec toute la mauvaise humeur d'un homme qui vient
de manquer le train, — que celui qui n'a jamais manqué
le train lui jette la première pierre, — qu'on lui chauffât
une locomotive à ses frais, pour qu'il puisse poursuivre
son voyage. Un jeune homme, qui causait placidement
avec le même chef de gare, ayant entendu prononcer le
nom de M. Bravay et se croyant le droit d'apprécier
l'impatience du député en retard, hasarda cette timide
réflexion: *M. Bravay, député! on sait ce que c'est! — on
connaît son histoire; elle est jolie!* — Voyez-vous ça!

M. Bravay répondit par un soufflet-coup de poing.

Voilà de suite l'affaire non moins envenimée que la joue
de M. Albert Duruy, car c'était, en effet, le fils du mi-
nistre de l'instruction publique qui venait d'être frappé
et qui réclamait réparation par les armes.

On a le droit d'être fort en histoire, surtout si l'on est
fils d'un ancien professeur; mais, comme vous le voyez,
toute histoire n'est pas bonne à connaître, et, si M. Albert
Duruy n'avait pas été aussi ferré sur la biographie des
grands hommes de son siècle, il n'aurait pas servi
d'essuie-main à M. Bravay et à son domestique.

Moi, qui ne connaissais pas l'histoire de M. Bravay et
qui ne laisse jamais échapper l'occasion de m'instruire,
j'ai prié un de mes amis de vouloir bien combler la la-
cune que mes maîtres avaient laissée dans mon esprit:
il m'apprit alors que M. Bravay était colossalement riche
et qu'il partageait sa fortune aussi bien avec les pau-
vres qu'avec les riches mêmes, qui avaient souvent be-
soin de ses services; il me dit aussi qu'il possédait, aux
environs de Nîmes, un château dont les portes étaient
ouvertes à quiconque venait y frapper, et que jamais on
n'avait vu un solliciteur sortir les mains vides du castel
hospitalier. — Vous voyez bien que M. Albert Duruy
avait raison quand il disait que l'histoire de M. Bravay
était jolie.

En voulant entrer, mais en vain, à cette distri-
bution que j'ai sur le cœur, j'ai vu que le Grand-Théâtre
s'était passé un œil de poudre deriz sur le péristyle. Je
ne saurais trop encourager ses caméristes à continuer sa
toilette et à venir ensuite bichonner un peu les Céles-
tins, dont la façade noire et ridée comme le facies d'une
vieille coquette, a bien besoin d'être recrépée. Quand
songera-t-on aussi à porter chez le tapissier ces ban-
quettes éventrées par les coxys osseux de trois généra-
tions et qu'on croirait rembourrées avec des têtes de
morts; en un mot, quand donc le confortable filtrera-t-il
dans nos mœurs?

Nous autres, exilés en province, nous ne pouvons
suivre que de loin les météores qui se lèvent et nous ne
pouvons applaudir aux justices qui se rendent que si
Paris, ce grand chef de claque, en donne le signal.

De Lyon, notre Guernesey à nous, nous applaudissons
aujourd'hui à la reprise d'*Hernani*, et nous avons voulu
apporter aussi notre contingent de larmes et de joies au
triomphateur absent.

Nous trouvons dans le *Soleil*, sous la signature de M.
J. Labé, le panégyrique des œuvres de Victor Hugo.
Après avoir comparé le théâtre de ce grand maître aux
comédies de nos petits auteurs actuels, M. Labé dit avec
raison:

Enfin, après quinze ans de proscription, nous le reverrons,
ce théâtre, si différent de celui de nos modernes faiseurs; l'es-
prit encore fatigué de ces pièces où l'intrigue s'enroule comme
le papier roulé autour d'un mirilton, de ces pièces sans moralité,
sans idéal et même sans passion, nous retrouverons *Hernani*
avec sa haine, *Ruy-Blas* avec son amour, et toute la grande
épopée des Burgraves, debout dans leurs armures de fer. Grâce
à Dieu, nous serons peut-être débarrassés pour quelque temps
des baronnes d'Ange et des Diane de Lys, et de toutes ces héroï-
nes du maquillage et du maquillage, si toutefois le public a
le bon goût de leur préférer *Dona Sol* et *Régina*. Et le jour où
la débâcle des faiseurs commencera, je vous réponds qu'elle ira
vite. Le jour où le grand souffle de l'art et de la liberté circulera
de nouveau à travers nos théâtres, que de réputations s'écroule-
ront pêle-mêle avec les décors et les accessoires des fêtes et des
pièces à femmes! Et certes, ce n'est pas nous qui irons ramasser
ces statues d'argile pour les replacer sur leur piédestal usurpé.

Où! éloignons-nous de ces jours où Sardou fait para-
der sur la scène ses Benoitons sans vergogne et ses pom-
piers villageois, qu'il aurait dû toujours garder à Marly.
M. Sardou a débuté par la scène, mais aujourd'hui ses
personnages s'agitent sur des tréteaux de baladins.

NOCTAMBULUS.

A VICTOR HUGO

(SONNET).

Le Théâtre-Français sonne enfin le réveil!
Le génie a rouvert la porte sépulcrale
D'une enceinte où déjà l'on entendait le rôle
De l'art agonissant après un long sommeil.

Hugo triomphe donc! Le poète-soleil
A vaincu, sans trembler, la stupide cabale;
Pour briller sur le monde affamé de morale
Avec un tel éclat qu'il n'est rien de pareil.

Le bon sens a repris ses droits si légitimes,
Des écrits ulcérés, vengeons tant de victimes
En frappant de mépris leurs indignes auteurs.

Des muses, trop longtemps ils ont souillé la place;
Il faut, qu'à les chasser, nulle main ne se lasse,
Afin d'y faire asseoir les régénérateurs.

LE DÉMON A L'EXPOSITION

SECOND ARTICLE

Ma modestie m'empêche de dire tout haut ce que je pense tout bas, Lyonnais, mes fidèles; vous attendiez, je gage, avec impatience le journal, pour vous rassasier du récit de mes merveilleuses aventures... « Qu'avez-vous trouvé de plus étonnant à l'Exposition? » me crient mille voix anxieuses. — « C'est de m'y voir, » répondrai-je, rééditant à mon bénéfice un mot fameux.

Ah! chers enfants, Paris est bien changé, oui, j'ai dit *bien changé*, car j'y ai déjà fait un voyage, il y a quelque trente ans, en compagnie de mon bien-aimé fils Robert-le-Diable, et guidé, ainsi que lui, à mes premiers pas, sur terre, par une généreuse et puissante main, que je n'ai pu retrouver, hélas! celle du grand et regretté Meyerbeer...

Mais je m'attendris, je crois; laissons là les souvenirs, ils me feraient oublier ma mission, et reprenons le fil de mon récit où nous en sommes restés.

Le lendemain de mon arrivée, levé avec le soleil — ou plutôt sans le soleil — je me mis à arpenter Paris nouveau, et je vis avec plaisir que, si les rues ont changé de noms, les édifices de place, le Parisien est bien toujours le même, et que Gavroche n'a rien perdu ni rien gagné de sa spirituelle gaminerie et de ses mordants coups de langue.

Je ne puis donc rien vous dire de la grand-ville qui n'ait été dit et redit mille fois et plus. Parlons du Paris à l'ordre du jour, du Paris-Exposition.

J'y arrivai en suivant les quais de la rive droite jusqu'au pont d'Iéna. Là, un nouveau sujet d'étonnement m'attendait. « Qu'a-t-on fait des buttes du Trocadéro? » m'écriai-je, tout saisi; quelque ingénieux inventeur les aurait-il rendues comestibles à l'usage des innombrables visiteurs étrangers et autres, et au plus grand arrondissement de sa sacoche? » On m'avait bien répété, avant mon départ et pendant le voyage, que, dans ce siècle de lumières, il ne faut plus s'étonner de rien; cependant la chose me paraissait un peu raide.

Enfin, me rappelant qu'il faut toujours se défier de ses premières impressions, je changeai d'avis rapidement en réfléchissant que, quel que soit le talent de nos industrieux empoisonneurs, ils ne pouvaient encore être parvenus à ce point culminant du progrès.

Je songeais au sort de mes pauvres buttes, tout en montant lentement le splendide perron qui fait face au pont, lorsque, arrivé à la dernière marche, je me retournai et ne pus retenir un cri d'admiration à l'aspect du spectacle grandiose qui se déroulait devant moi. En face, l'immense gazomètre où mijotent les produits des nations plus ou moins civilisées; à mes pieds, la Seine et ses charmants bateaux-omnibus (Lyonnais, je vous permets de tressaillir d'orgueil); à droite, à gauche, partout enfin, Paris avec son mouvement, Paris avec ses senteurs spéciales qui enivrent les poumons qui les ont une fois aspirées.

Voici bien ma place! m'écriai-je: devant moi s'agit la bruyante fourmilière dont je suis venu étudier les mœurs, et, répétant après Trajan: *Je n'ai pas perdu ma journée*, je me plongeai mélancoliquement dans de profondes réflexions auxquelles il serait oiseux de vous initier.

Toujours est-il que la nuit me surprit fièrement appuyé sur mon trident et agitant majestueusement mon chef cornu. J'étais beau comme l'antique et le sculpteur assez favorisé des enfers pour m'apercevoir dans cette pose sublime eût rêvé un pendant à l'Apollon du Belvédère.

M'arrachant enfin aux regards ébahis des populations qui auraient pu se repaître de ma vue, je me retirai gravement, remettant au lendemain le commencement de mes consciencieuses études sur *The international Exhibition*: c'est ce que vous lirez ici, lecteurs de mon âme, si votre patience peut attendre jusqu'à samedi prochain...

Quoique nouveau-venu dans la chronique, je ne puis, je le sais, décemment terminer sans le mot de la fin. C'est Gavroche qui me le fournira aujourd'hui.

Dans mes pérégrinations du matin, j'étais entré, par hasard, au Palais-de-Justice, et j'avais, par désœuvrement, visité la Sainte-Chapelle, dont la splendide restauration touche à sa fin. Il vous paraîtra drôle peut-être qu'un démon entre ainsi dans les églises. Mon Dieu, je vous avouerai qu'à l'encontre des mortels, je n'ai pas de respect humain, et puis j'avais bien soin de me tenir aussi loin que possible des bénitiers...

Je sortais; dans la salle des Pas-Perdus, un plaideur causait vivement avec son avoué, son avocat peut-être, peu importe; je saisis (bien malgré moi) quelques bribes de leur conversation.

Le client aspirait ardemment à l'issue d'un procès dont les lenteurs lésaient ses intérêts.

— Soyez tranquille, répondait évasivement le défenseur, un peu de patience, que diable! attendez encore et justice sera faite.

Gavroche qui se trouvait là, on ne sait comment, comme toujours, avait aussi entendu :

— En v'là t'y un qu'arrive de Pontoise! glapit le damné gamin, v'là à présent que la justice est comme une bécasse, faut attendre qu'elle s' fasse!

(Sera continué.)

BERTRAM.

Le Boulevard de l'Empereur

Témoins muets des discordes civiles,
Remparts noircis par la poudre et le temps,
Vous n'êtes plus : désormais inutiles,
Le vieux Plancus réunit ses enfants.
Sur vos débris on voit s'élever le platane,
Le sable a remplacé la fange des chemins,
Et l'air semble plus pur, plus léger, diaphane;
Le regard satisfait s'arrête aux monts Alpains.
Quel ravissant tableau ! le Parc et l'hippodrome,
Dont le vent du midi nous apporte l'arôme;
Le champêtre chalet, où Lucullus le Grand
Promène ses Laïs sur son tranquille étang;
La Rize humiliée, à son heure dernière,
D'abreuver les canards et la gent moutonnaire;
Des milliers de tuyaux projetant leurs vapeurs,
Colorent l'horizon d'innombrables couleurs;
Le Rhône impatient de heurter la barrière,
Roule tout furieux devant la Mulatière
Pour éteindre à jamais le murmure expirant
De la Saône plaintive au paisible courant.
Du côté de l'ouest, le clocher de Fourvière
Tinte le dernier glas de la belle rivière
Où L'Homme-de-la-Roche, une bourse à la main,
Allumait tous les ans le flambeau de l'hymen.
Le cloître des Chartreux, l'antique cathédrale,
L'observatoire Gay qui s'élève en spirale,
Le clos semé de fleurs, aimé des pèlerins,
Le coteau Ste-Foy, les montagnes d'Oullins
Et la grotte où Rousseau berçait ses rêveries,
Tout est beau, tout est grand, tout rempli d'harmonies.
Certes, nous n'avons pas les villas de Passy,
Mais le vieux Lugdunum a ses beautés aussi.
Hosanna pour celui dont la noble pensée
Relève la Croix-Rousse, hélas ! trop délaissée !
Il est juste en effet que ce mont Aventin
Ramasse les débris du splendide festin.
Puisse venir le jour où l'héritier d'Hortense,
Entendra les vivats de la reconnaissance !

ENRACINÉ,

PILULES DU DIABLE

Le monde est rempli de nouveaux Christs... Tâchez de deviner pourquoi !...

Rien ne ressemble à un Auvergnat comme un protêt. L'un et l'autre sont du plus grand sérieux.

Pour avoir beaucoup d'auditeurs, il suffit de débiter des absurdités.

L'argent est une bien petite chose qui fait bien grand celui qui le possède.

C'est merveille de voir combien il y a de sots sur la terre !... Mais combien peu ont l'intelligence de le comprendre.

Le doute est un poison qui tue la raison.

Les huissiers et la mort saisissent leur proie partout où elle se rencontre.

La cocotte est le soldat d'un régiment dont le drapeau est un porte-monnaie.

Les femmes qu'on a aimées dans sa jeunesse font, en les revoyant dans l'âge mûr, l'impression des lieux de notre enfance: on les trouve rapetissées.

La vie est un train express qui ne s'arrête à aucune station !... Aussitôt parti,.... aussitôt arrivé !...

Le pauvre a des filles qui le vengent du riche.

L'homme peut échapper à la réalité par l'ivresse, l'amour et le travail. Il prend souvent l'ivresse, rarement l'amour et jamais le travail.

SATAN.

DIABLOTINERIES

— Tu sais M^{lle}..., la chanteuse de grand-opéra, je crois qu'elle commence à posséder un peu d'amour pour moi.

— Mon cher, on doit toujours se méfier d'une femme quand elle aime et chante.

— Je suis dans le ravissement, j'ai découvert un petit trésor à la Closerie, un ange quoi !... d'une légèreté dans les mouvements, enfin une perfection. Et quel....

— Assez !... Je comprends... un ange c'est léste.

Des groupes nombreux devisaient autour d'un bateau à laver. — Une jeune laveuse venait de tomber à l'eau et chacun demandait des renseignements.

— Comment donc a-t-elle fait ? demandait un gros Monsieur. Est-ce qu'elle lavait ?...

— Ma foi, je n'en sais rien, lui répondit-on, mais le maître du bateau dit qu'elle ne lavait pas.

— Tu sais le petit B..., il est parti à Paris comptant sur les produits qu'il mène à l'Exposition pour retrouver une fortune qu'il a un peu trop ébréchée,

— Cela ne me surprend nullement, tous les décaqués tiennent à leur *ex-position*.

CHARADE

Mon premier avec lui traîne souvent la ruine.

En contemplant ses biens, il arrive au rentier

D'aimer à dire mon dernier.

Celui qui me devine,

A charmer ses loisirs fait servir mon entier.

Le mot de la dernière charade est : *Papelard*. Ont deviné: Chias-d'Amour, Sphinx, Cravatowski.

CORRESPONDANCE

Sphinx. — Tes charades sont trop évasives.

Barbecroc. — Je te répète que ton article signale une chose mise en pratique.

Jalousie. — De tels avis ne nous appartiennent pas, adresse-toi aux grands timbrés.

Mordant. — Il y a danger à publier de semblables accusations.

Porthos. — L'erreur que tu signales vient de l'imprimerie; il fallait *infini* et non *avenir*.

A. de Gravillon. — Mille fois merci ! Nous en parlerons.

Le Gérant, GUERRAZ.

Association typographique lyonnaise.—Regard, rue Tupin, 31.